



IAM.M

LE
DESTIN
DE
MALCOLM

Roman d'apprentissage • Résilience • Enfance • Destin • Poésie

IAM .M

Le Destin de Malcolm

© IAM .M, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9998-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Il y a des chemins que l'on emprunte sans savoir où ils mènent, des saisons de doute et de lumière qui sculptent, sans bruit, les contours d'un être. *Le destin de Malcolm* est l'histoire d'un de ces chemins – celui d'un homme qui a appris, souvent dans la douleur, que la grandeur ne réside pas dans la gloire, mais dans la persévérance et la dignité du quotidien.

Je dédie ces pages à ceux qui ont façonné ma route, de près ou de loin.

À ceux qui m'ont appris à apprendre, à douter, à recommencer.

À ceux qui ont mis dans ma vie une saveur douce, emplie de bienveillance, de partage et de confiance.

Mais aussi à ceux qui, par leur silence, leur dureté ou leur absence, ont ajouté cette saveur amère sans laquelle aucune expérience n'aurait eu de profondeur.

Car, sans eux, rien de ce que je suis – ni mes chutes, ni mes élans – n'aurait eu le même sens.

Ce livre est une traversée. Celle d'un jeune homme nommé Malcolm, guidé par ses rêves, parfois blessé par la réalité, mais toujours porté par une volonté tenace de comprendre, d'agir et de donner un sens à sa vie.

C'est un récit d'apprentissage, mais aussi une ode à la résilience : celle de ceux qui, malgré les obstacles, continuent à croire qu'un idéal peut changer le monde, même à petite échelle.

Entre les lignes, il y a les luttes silencieuses, les espoirs fragiles, les rencontres qui éveillent l'âme. Il y a le doute, la solitude, la force tranquille de celui qui avance quand tout semble s'effondrer.

Et surtout, il y a la lumière de la connaissance – celle qui ne s'éteint jamais vraiment, même dans les nuits les plus sombres.

À tous ceux qui liront ces pages, puissiez-vous y trouver un écho à votre propre quête.

Puissiez-vous y sentir le parfum discret de la gratitude, la vibration de l'effort sincère et la promesse, toujours vivante, qu'aucune épreuve n'est vaine quand elle nourrit l'esprit.

-IAM. M-

L'enfance silencieuse de Malcolm

Le vent descendait de la montagne comme une caresse ancienne, murmurant des histoires que seuls les oliviers savent garder en mémoire. En contrebas, la mer, vaste et souveraine, étendait son manteau d'azur jusqu'à l'horizon, là où le bleu du ciel se fond dans celui de l'eau, comme si le monde avait choisi ici de s'unir dans une éternelle étreinte.

Les maisons, aux façades claires, s'égrenaient le long du littoral comme des perles abandonnées par un collier trop précieux pour être porté. À chaque pas, la terre semblait respirer : le parfum du sel marin se mêlait à celui des herbes sauvages, des pins et de la terre chauffée au soleil. Ce lieu n'était pas simplement un paysage ; c'était une mémoire vivante, une âme couchée sur la rive.

La montagne, dressée comme un gardien silencieux, veillait sur le village depuis des siècles. Elle connaissait les hivers aux vents mordants, les étés aux rires d'enfants courant pieds nus sur le sable. Elle avait vu des générations s'aimer, partir, revenir... et elle restait, immuable, témoin fidèle des promesses murmurées au bord de l'eau.

Ici, le temps ne s'écoule pas : il s'étire, paresseux, comme une vague qui refuse de mourir sur le rivage. Les nuits s'illuminent d'étoiles trop brillantes pour appartenir à la ville moderne. Les jours s'éveillent dans une lumière dorée, presque liquide, qui semble bénir chaque pierre, chaque feuille, chaque souffle.

C'est dans ce décor que j'ai appris à écouter le monde sans parler. C'est ici que mes silences ont pris racine, que mes rêves ont trouvé des ailes. Ce lieu n'a pas besoin de nom : il se reconnaît dans le battement d'un cœur, dans le goût du vent sur la peau, dans l'éclat des souvenirs qu'on n'ose jamais oublier.

Je suis né dans un village qui s'étirait comme un ruban entre la mer et la montagne, là où chaque aube avait l'éclat d'un commencement neuf. Mes premières années ont été baignées dans cette lumière dorée, douce comme une caresse maternelle. À peine avais-je appris à marcher que déjà je courais derrière les papillons, les pieds nus dans l'herbe encore humide de rosée. Le monde n'était pas vaste : il tenait dans le parfum salé de la brise marine, dans le rire des enfants sur les sentiers, dans les chuchotements des pins qui veillaient sur nous.

À six ans, ma vie ressemblait à un long été sans fin. Je me souviens des collines couvertes d'une forêt méditerranéenne luxuriante, vivante comme une

respiration. C'est là que, les mains jointes à celles de mes amis d'enfance, je découvrais la joie pure de la randonnée. Nous partions à l'aube, les poches vides mais les yeux remplis d'impatience. Le sentier s'élevait, sinueux, parfumé de menthe sauvage et de romarin. Nous riions fort, si fort que l'écho semblait répondre à nos voix.

Les arbres formaient une voûte verte au-dessus de nos têtes. Sous leurs feuillages, la lumière se faisait tendre et dorée, comme filtrée par une mémoire ancienne. Là, dans les profondeurs de cette forêt généreuse, nous cueillions des fruits sauvages – des mûres noires qui coloraient nos doigts et nos lèvres, des figues éclatantes, des arbrouses au goût sucré et acidulé. Ces récoltes avaient pour nous la valeur d'un trésor, et chaque bouchée semblait contenir tout le soleil du monde.

Et puis, il y avait la rivière. Une rivière tranquille, claire comme un miroir d'argent, qui serpentait non loin de notre village. C'était notre royaume secret. Les après-midis d'été, nous y descendions en bande, avec des cannes de fortune, des fils de nylon et des espoirs immenses. Le calme était presque sacré, ponctué seulement par le chant de l'eau qui glissait sur les pierres, par le frémissement léger du vent dans les herbes hautes.

Nous pêchions des poissons d'eau douce et parfois des anguilles qui se tortillaient dans nos seaux de fortune, comme si elles riaient de notre maladresse. Les anciens du village disaient que l'eau de cette rivière avait une mémoire, qu'elle reconnaissait les enfants qui grandissaient sur ses rives. Alors nous lui parlions à voix basse, comme à une amie fidèle.

Les soirées étaient des festins simples mais inoubliables. Nous faisions griller le poisson sur des braises improvisées, et le goût fumé se mêlait aux éclats de nos rires. Les étoiles, nombreuses et intenses, semblaient descendre très bas, comme pour écouter nos histoires d'enfants.

Ces années étaient tissées de douceur, d'insouciance et d'un sentiment d'appartenance que je n'ai jamais retrouvé ailleurs. La mer au loin, la montagne derrière, la rivière fidèle – tout cela formait le cocon invisible de mon enfance. C'est là que Malcolm a appris le monde : dans le bruissement d'un ruisseau, dans la complicité d'une forêt, dans l'amitié pure de quelques enfants aux rêves trop grands pour leur âge.

Chaque été, lorsque le vent chaud descendait des collines et que l'air se garnissait d'odeurs salines et de figuiers mûrs, je redevais un enfant libre. L'été, pour moi, n'était pas une simple saison : c'était une fête lente et

lumineuse, une parenthèse enchantée où le temps se pliait à la douceur des journées longues et insouciantes. Les cigales chantaient dès l'aube, la mer scintillait comme un miroir liquide, et la plage nous attendait, intacte, comme une promesse tenue d'année en année.

La plage de mon village était un havre protégé, aux eaux turquoise, claire comme un cristal. Ici, pas de touristes, pas de chaises longues rangées en lignes disciplinées, pas de vendeurs ambulants criant au-dessus des vagues. Juste les nôtres : des voisins, des cousins, des amis d'enfance que je connaissais depuis mes premiers pas. Chaque visage était familier, chaque rire avait une histoire. C'était une plage à taille humaine, une plage à taille de cœur.

Dès le matin, nous descendions en bandes joyeuses, pieds nus sur la route chaude qui sentait la pierre chauffée au soleil. Le sable encore frais collait à nos chevilles, et nous courions, impatients, vers la mer. L'eau était limpide, si transparente qu'on pouvait voir les moindres coquillages tapissant le fond. Elle nous accueillait comme une vieille amie, fraîche et pure, sans trace de pollution ni plastique abandonné – seulement les empreintes de nos jeux et de nos rires.

Les journées s'écoulaient dans une harmonie simple : on nageait jusqu'à perdre haleine, on s'allongeait ensuite sur le sable chaud pour sentir le soleil envelopper nos corps bruns de lumière. Les conversations se perdaient dans le chant de la mer, et les vagues venaient mourir à nos pieds avec douceur, comme si elles avaient peur de troubler notre bonheur tranquille.

Mais les après-midis étaient réservés à un rituel sacré : le football sur la plage. Un ballon usé, deux pierres pour faire les buts, et nous étions des champions. Pas besoin de maillots identiques ni de règles strictes : nos équipes se formaient naturellement, comme elles l'avaient toujours fait. Les rires éclataient plus fort que les vagues, les glissades dans le sable déclenchaient des éclats de voix, et les buts marqués étaient célébrés comme des victoires éternelles. La mer, en arrière-plan, applaudissait de son ressac régulier.

Les grands aussi venaient parfois s'asseoir à l'ombre des tamaris, observant nos matchs avec des sourires indulgents. Les plus âgés racontaient leurs étés d'autrefois, presque identiques aux nôtres : car ici, rien ne change vraiment. Le temps coule lentement, fidèle aux traditions, comme la rivière qui rejoint la mer sans jamais s'égarer.

À la tombée du jour, le soleil se couchait derrière la montagne, et la plage prenait une teinte d'or ancien. Les familles sortaient des paniers tressés remplis de pains, de fruits frais, de figues gorgées de soleil, et parfois de poissons grillés sur de petites braises improvisées. L'odeur se mêlait à celle de la mer et donnait

à l'air une saveur que je n'ai jamais retrouvée ailleurs.

Ces soirées d'été avaient quelque chose de sacré. Nous étions entourés uniquement de ceux qui faisaient partie de notre monde, un monde fermé mais lumineux, où chaque regard portait une complicité silencieuse. Le sable gardait nos empreintes comme un livre ouvert, la mer effleurait doucement nos chevilles, et le ciel s'emplissait d'étoiles avant même que nous songions à rentrer.

L'été de mon enfance, c'était cela : une mer pure, une plage intacte, des matchs de football à la lumière crue de l'après-midi, des éclats de rire partagés entre amis, et ce sentiment profond de faire partie d'un lieu qui nous appartient, non pas parce qu'on le possède, mais parce qu'il nous a vus grandir.

Ces étés ont façonné Malcolm : ils ont ancré en lui l'amour des choses simples, la valeur des amitiés vraies et la beauté des horizons clairs. Chaque fois que je ferme les yeux aujourd'hui, je retrouve cette plage comme on retrouve un premier amour : immuable, intacte et infiniment douce.

La campagne avait toujours eu pour Malcolm une saveur particulière. Là-bas, loin des murs étroits et des rues bruyantes de son village natal, il trouvait une respiration, une liberté qu'il n'éprouvait nulle part ailleurs. Les champs s'étendaient à perte de vue, les collines ondulaient doucement sous le vent du soir, et les cigales chantaient leurs refrains infinis dès que le soleil commençait à décliner. Les vacances à la campagne n'étaient pas un simple repos pour lui, mais un monde d'aventures, de rires et de souvenirs gravés dans la mémoire comme des pierres précieuses. Chaque été, il logeait dans la grande maison de sa tante Hadda, une bâtisse chaleureuse imprégnée d'odeurs de bois sec, de laine et d'herbes sauvages rapportées des champs. Le matin, il se réveillait avec la lumière dorée du soleil filtrant par les fenêtres entrouvertes et le chant lointain des coqs. Le soir, la maison s'emplissait des murmures d'enfants, tandis que les voix des adultes résonnaient doucement autour du feu, créant une atmosphère à la fois vivante et apaisante.

Parmi ses cousins, un en particulier, plus âgé que lui de quelques années, Moussa était son complice, son grand frère de vacances. Ensemble, ils partaient sur les chemins de terre, longeant les champs d'oliviers et de figuiers, explorant chaque détour comme s'ils découvraient un nouveau pays. Ce cousin l'accompagnait souvent lorsqu'il fallait faire des courses à la petite boutique du douar, une minuscule échoppe qui avait tout d'une caverne d'Ali Baba : des sacs de semoule empilés comme des montagnes miniatures, des bouteilles de gaz alignées comme des soldats silencieux, des bidons d'huile, du sucre en vrac, des

biscuits, des boîtes de conserve, des bonbons multicolores, et même quelques jouets bon marché que les enfants du village regardaient avec des yeux émerveillés.

Ce jour-là, la mission était simple : ramener une bouteille de gaz et un sac de semoule. Deux choses essentielles dans une maison de campagne... mais bien trop lourdes pour des enfants. Alors, comme toujours, on avait fait appel à l'allié fidèle du village : l'âne.

Cet âne, robuste et sage, n'était pas seulement un animal : c'était un véritable pilier silencieux de la vie rurale. Sans lui, comme disait toujours l'oncle de Malcolm, « aucun village n'aurait pu se construire ». Il portait les briques, les pierres, les sacs, les enfants, les rêves et les rires. Ce jour-là, il était prêt, harnaché, les flancs solides, les oreilles dressées.

Quand vint le moment de partir, la querelle entre Malcolm et son cousin éclata naturellement. Qui allait monter sur le dos de l'âne ? Qui allait marcher à pied sur la longue distance caillouteuse qui séparait la maison de la boutique ?

— C'est moi qui monte aujourd'hui ! lança son cousin avec l'assurance des aînés.

— Non ! Hier, c'est toi qui as monté, aujourd'hui c'est mon tour ! répliqua Malcolm, les sourcils froncés.

Mais avant même qu'il puisse continuer sa phrase, son cousin avait bondi avec agilité sur le dos de l'âne. Malcolm resta bouche bée, stupéfait de la rapidité avec laquelle il avait été devancé. Une colère silencieuse monta en lui – pas une rage explosive, non... une de ces colères profondes qui bouillonnent sans faire de bruit.

La route jusqu'à la boutique paraissait plus longue à pied qu'à dos d'âne. Le soleil tapait fort, les cailloux crissaient sous ses sandales usées, la poussière s'accrochait à ses chevilles. À mi-chemin, n'en pouvant plus, Malcolm décida de se venger à sa manière. Il se plaça devant l'âne et leva les mains pour l'effrayer, espérant qu'il s'arrêterait, que son cousin descendrait et que ce serait enfin à lui de monter.

La première fois, l'âne resta impassible, comme une montagne qui ne se laisse pas impressionner par le vent. La deuxième fois, il tourna une oreille, légèrement agacé, mais continua d'avancer avec une dignité tranquille. La troisième fois... l'âne, cette bête habituellement si douce, sentit l'agression répétée et réagit.

Dans un mouvement vif et précis, il attrapa l'oreille droite de Malcolm entre ses dents puissantes. Le choc fut si rapide que Malcolm ne comprit pas tout de

suite ce qui venait de se passer. Ce n'est qu'en voyant quelques gouttes de sang tacher son T-shirt clair qu'il porta sa main à son oreille et sentit la morsure cuisante.

Il regarda son cousin, bouche ouverte, qui lui-même n'osait plus rire. L'âne, comme si de rien n'était, avançait toujours, porteur de la semoule et de la bouteille de gaz, fidèle à sa mission.

De retour, l'histoire fit le tour de la maison plus vite que le vent. Sa tante, en voyant son oreille ensanglantée, blâma immédiatement Moussa et ordonna qu'on emmène Malcolm à la clinique. Là-bas travaillait un membre de la famille, un infirmier connu pour sa douceur et son sérieux.

— Comment c'est arrivé, mon garçon ? demanda-t-il d'un ton à la fois inquiet et amusé.

Malcolm, un peu gêné, raconta l'histoire telle qu'elle s'était déroulée. L'homme sourit – pas pour se moquer, mais pour détendre l'atmosphère – puis, d'un geste professionnel, il désinfecta la plaie, posa un pansement propre et le rassura d'une voix calme et apaisante. C'était à la fois un soin médical et une leçon de vie transmise sans mots inutiles.

Le soir venu, autour de la grande table, l'épisode de l'âne devint une épopée familiale. Les adultes racontaient la scène en riant, les enfants l'imitaient avec des gestes exagérés. Les éclats de rires fusaient, la lampe projetait sur les visages des ombres dansantes. Malcolm lui-même, malgré la petite douleur persistante, se mit à rire aussi. Ce qui, quelques heures plus tôt, avait été une morsure cuisante devenait maintenant un souvenir collectif, un de ces moments qui restent gravés dans les mémoires rurales – à la fois drôle, absurde et tendre.

Ce soir-là, Malcolm comprit une chose importante, sans que personne n'ait besoin de la lui dire : la douleur s'efface plus vite quand elle est partagée dans la chaleur d'un foyer. Il sentit au fond de lui un attachement profond pour cette campagne, pour ces instants simples mais authentiques qui donnaient à son enfance une couleur unique.

Et chaque fois qu'il reverrait un âne par la suite, un petit sourire lui reviendrait aux lèvres... accompagné d'un léger picotement à l'oreille droite.

Malcolm n'avait que huit ans lorsqu'il comprit, avec une clarté déchirante, que la vie ne lui offrirait jamais la douceur promise par les contes que lui lisait parfois sa mère. Ce n'était pas un combat qu'il avait choisi, mais un combat qu'on lui imposait sans même lui demander son avis. Chaque matin, quand il franchissait les grilles de son école primaire, il sentait peser sur ses épaules un poids invisible. Ses pas d'enfant, encore hésitants et maladroits, semblaient le